

L'angélu

Richard Millet

Récit



P.O.L



L'angélus

DU MÊME AUTEUR

L'INVENTION DU CORPS DE SAINT MARC, P.O.L, 1983.

L'INNOCENCE, P.O.L, 1984.

SEPT PASSIONS SINGULIÈRES, P.O.L, 1985.

LE SENTIMENT DE LA LANGUE, Champ Vallon, 1986.

LE PLUS HAUT MIROIR, Fata Morgana, 1986.

BEYROUTH, Champ Vallon, 1987.

Richard Millet

L'angélu

récit

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1988
ISBN : 2-86744-117-X

à Sandrine

Je suis un musicien sans importance.

Si je me décide enfin à noter ces quelques mots qui longtemps m'auront hanté au point d'étouffer en moi toute musique et de se laisser remâcher comme une idiote rengaine, ce n'est nullement par ennui ou dégoût des portées vierges : ma mémoire défaille, et composer n'a jamais été une source de joie mais une nécessité douteuse, mêlée de peur et de lassitude. Et quoique, pendant bien des mois, j'aie voué à l'acte compositionnel une haine vive, celle-ci n'était point dépourvue d'ambiguïté : au plus profond de la crise dont j'étais la proie, j'aurais pu sur-le-champ me remettre à écrire de la musique, par habitude, sinon par imposture.

Ce n'est pas davantage un soudain et irrésistible penchant à la dépréciation qui me fait prendre une tout autre plume et m'avouer sans importance. En

cette année où j'ai atteint l'âge christique, six œuvres de moi ont déjà été créées, éditées, et un certain nombre de musiciens, de critiques, d'écrivains et d'inconnus s'accordent à voir en moi un compositeur d'avenir.

Mon insignifiance, mon imposture, je puis les justifier simplement : si je viens à mourir (et ma fin n'aura pas le tragique de celle de Mozart, ni le pathétique de celle de Magnard, ni même le dérisoire de celles de Webern ou de Chausson), on ne jouera plus ma musique ; je ne figurerai dans nulle histoire musicale ; je ne pense pas que ce qu'on nomme mes œuvres constitue une Œuvre — un ensemble d'opus sur quoi je puisse encore, souverainement, sereinement, revendiquer une autorité. Je n'ai d'ailleurs jamais parlé de ce qui pourrait être mon Œuvre sans rougir ni frémir d'agacement, et ne tolère pas qu'on prononce ces mots devant moi : n'ai-je pas, un soir, après la création de mes *Sept pièces pour instruments à cordes* op. 3, rétorqué à une journaliste — une jeune femme assez jolie et, je le crois, sincère, sur les lèvres de qui ces mots ("votre Œuvre") semblèrent dessiner non pas un sourire mais une grimace qui eût découvert des dents gâtées — que je n'avais pas d'Œuvre, ajoutant brusquement, sans bien savoir pourquoi ni même si je parlais encore de moi, qu'il n'y avait ni Œuvre, ni auteur ? Ce petit incident, s'il déconcerta quelques amis, fit rire la jeune femme ; avec une sorte d'insolence, ou peut-être par désarroi, ou encore

pour accroître l'espèce de supériorité dérisoire que m'octroyaient mes abruptes paroles, je lui proposai de poursuivre, un autre jour, en un lieu moins bruyant, notre conversation.

Nous nous revîmes un mois plus tard, à son retour d'Allemagne; elle était radieuse et calme. Qu'elle pût songer que je mettrai à profit pour la séduire ma situation de créateur (comme elle eût dit) m'irritait; sans doute était-elle disposée à m'écouter jusqu'au bout: certain, dès lors, que je pourrais avoir une liaison avec elle, je me mis à chercher ce minime défaut qui, en toute femme, quelque belle qu'elle soit, nous empêche de nous laisser aller à l'aimer vraiment. Je ne le découvris pas, même si j'étais irrité de ce que son unique boucle d'oreille (une longue larme d'argent ternie) parût lui faire pencher la tête sur l'épaule gauche; aussi, je ne fus d'abord attentif qu'à ce que j'imaginai être l'effort par lequel elle tentait de soustraire sa tête au poids de la boucle d'oreille — à moins que ce ne fût pour mieux me faire face et dérober son visage à la pénombre dans laquelle un soudain orage venait de plonger le café. Or, ne me savais-je pas troublé, c'est-à-dire séduit autant qu'agacé par cette figure, par cette bouche qui parlait d'abondance, ou bien par cela seul que je ne disais rien? De la jeune femme, la boucle d'oreille et le mouvement répété de la tête me découvraient je ne sais quoi d'intime et de fragile; je ne regardais pourtant que sa bouche aux lèvres un peu trop

minces, et ne parlais que par bribes, avec une sincérité mauvaise, déplacée, qui interdisait à mon interlocutrice toute réponse qui fût attaque ou éloge de ma musique, la forçant à des louvoiemens dont je m'étonnais qu'elle ne fût pas lasse. J'aurais moi-même pu mesurer combien j'étais excédé si je n'avais alors découvert ce qui maintenait vive mon attention : je guettais sur les lèvres de la jeune femme la floraison mauvaise de "votre Œuvre", qu'elle finit par proférer, peut-être par dépit, sachant fort bien qu'elle ne tirerait rien de moi, ou par pitié — afin de m'accorder le seul plaisir, certes dérisoire, que j'étais en mesure de recevoir d'elle, nous délivrant ainsi d'une attente vaine, mettant fin à un entretien trop long, qui n'avait eu d'autre objet que d'étouffer ensemble un désir éphémère, sans nul rapport avec la musique.

Elle se leva et dit d'une voix tremblante que j'avais sans doute raison, que tout cela n'avait pas d'importance. Je ne cherchai pas à la retenir, ni à lui faire préciser ce à quoi elle trouvait si peu d'importance. Pouvait-elle m'avoir percé à jour ? J'étais ravi et furieux, et un peu ivre ; j'avais envie de rire (mais j'eusse aussi bien pu me mettre à pleurer) ; l'amour des femmes et la haine de la musique me poussaient alors à ces petits sacrifices, toujours plus douloureux et irrésistibles. Je mesurais combien j'étais seul. C'est à ce moment que, claire et dure comme les petits pavés de la rue brillant après la pluie, se forma en

moi la phrase, qu'il me fallut murmurer à plusieurs reprises : « Je suis un musicien sans importance. »

C'était il y a trois ans. Dès lors, tout me parut froid et repoussant : lieux, visages, sons, mots et jusqu'à l'entrecuisse des femmes. J'étais entré dans la période la plus noire de mon existence, que j'allais mettre en jeu pour éprouver que je n'étais pas seulement un compositeur sans importance, mais un imposteur. Je ne prétends pas que mon cas soit exemplaire, pas plus que je n'excuserai ma médiocrité et ma vilénie en me montrant sous un jour tragique. S'il m'importe de faire le récit de cette imposture, c'est que toute imposture — s'agissant de l'Art — peut être le fruit d'une absolue sincérité. Ce paradoxe mérite d'être expliqué ou illustré : il n'est ni un masque ultime, ni une manière de désinvolture envers le lecteur, ni de mépris envers moi-même. Nous cherchons tous, avec plus ou moins d'adresse, à apaiser nos terreurs nocturnes ou de plein midi. Je souhaite simplement que le récit de quelques épisodes de ma vie, s'il ne parvient pas à dissiper entièrement le malentendu, apporte un peu de paix à ceux que j'ai trompés, comme à moi-même.

J'ai plusieurs fois tenté, de vive voix, d'expliquer comment j'étais devenu musicien — ou, pour reprendre, cinglante, une expression de ma mère, comment j'en étais arrivé là. N'est-ce pourtant pas à elle qu'en grande partie je le dois ? N'est-ce pas elle qui, à la fois soumise et hautaine comme tant de ces jeunes provinciales d'autrefois désireuses d'établir, faute d'exil, par une attitude sans faille ou la pratique raisonnable d'un instrument de musique, un peu de distance avec la morne bourgade natale et la famille où elles sont en même temps reines et prisonnières, n'est-ce pas elle qui me montra les rudiments du solfège et m'installa, dès l'âge de cinq ans, devant un Gaveau à queue, recouvert de dentelles, et dont je haïssais en hiver le froid ivoire jauni qu'il me semble parfois retrouver, sous les doigts, au front si doux de certains morts ?

Je suis né dans la chambre où naquit ma mère. D'elle je m'aperçois que je ne sais pas grand-chose, et que je ne désire pas entrer dans les détails d'une vie que j'ai l'étrange impression de connaître comme je connais la mienne. Chaque fois que ma mère quitte Ussel pour venir me voir à La Vialle, notre ferme natale, je me jure que je l'interrogerai malgré tout sur tels moments de son existence ; mais qu'elle soit devant moi, et j'oublie mes questions, me mets à regarder mes mains et à sourire. Je continue d'admirer ma mère. Autrefois, accroupi dans un recoin obscur de notre boucherie, je la surprénais à regarder furtivement le ciel entre les hauts toits d'ardoise et les murs de granit : ce n'était plus le regard qu'elle posait sur mon père, non plus que sur moi, son unique fils, ni sur ses clients ; on eût dit qu'il prenait, selon les saisons, brusquement délivré, bleu cru ou gris, la couleur même du ciel. Je la devinais fort sensible aux saisons — et cette singulière sensibilité, dont j'ai hérité et qui s'est exacerbée en moi au point qu'un ciel d'hiver trop clair me force à vivre volets clos en plein jour, paraissait lui faire considérer, de la caisse qu'elle tenait si dignement, le monde avec détachement.

Venu d'une grande ville du Sud, mon père commit sans doute l'erreur de ne point faire quitter à ma mère sa sinistre ville d'Ussel. C'était un homme un peu lunatique mais intelligent et, quoique boucher, d'un naturel doux, voire effacé : il cachait sa

timidité sous des mouvements parfois grandioses de couteaux, de fusils, de hachoirs, une parole chantante, des yeux noirs, brillants, parfois lointains. Dans quelles circonstances — bal de campagne, voyage en train ou, plus probablement, couloir de faculté — connut-il ma mère ? Pourquoi s'établit-il à Ussel, prenant la succession d'un de mes grands-oncles, après plusieurs années d'études de pharmacie auxquelles il paraît avoir renoncé du jour au lendemain ? J'imagine que ces deux êtres s'aimèrent parce qu'ils avaient conscience de ce dont chacun eût, à sa manière, été capable ; le sentiment de ce à quoi ils avaient, pour des raisons à jamais tues, renoncé en commun leur donnait à leurs seuls yeux un éclat secret, mêlé de jalousie, de rancune et d'admiration : cela finit peut-être par leur tenir lieu d'amour. Chacun jouait son rôle : mon père celui d'un Méridional qui savait faire sourire ses clientes, ma mère celui d'une femme modeste mais fière, qui avait abandonné ses études pour se plier aux exigences de sa famille. Nous vivions au milieu d'aïeules taciturnes, vêtues de noir et courbées, venues chaque hiver de fermes peu lointaines. Je ne les aimais pas : c'est à elles que, le plus souvent, je dus les coups de nerf de bœuf que m'infligeait mon père, sous l'œil attentif de ma mère. Longtemps j'ai pensé que ces vieilles n'étaient là que pour m'épier, et que ma mère, qui tenait sa maison d'une main de fer, leur déléguait une partie de son pouvoir. Je les revois saisir l'épaule de

ma mère, et celle-ci se pencher vers ces bouches édentées d'où sourdaient en patois des paroles confuses ; il n'était pas de coin d'ombre, dans cette vaste demeure, que leurs petits yeux secs n'atteignissent, où elles ne me clouassent sur place.

La punition avait lieu le soir, après la fermeture ; mon père me déculottait, m'installait sur un petit étal de l'arrière-boutique où il venait abattre et qui sentait fort la sciure, le sang, la poussière d'os. Dans la semi-obscurité, l'on devinait des carcasses encore sanguinolentes, des linges et des cordes, des instruments serrés avec soin et des têtes de bœufs découpées qui avaient l'air de sommeiller ; je recevais mes coups en pleurant silencieusement ; j'étais un enfant soumis et lâche ; je ne cherchais pas même à savoir de quoi je m'étais rendu coupable : pareilles scènes me semblaient d'ailleurs ressortir à une sorte de rituel obscur dont je ne soufflais mot à personne. Pendant que mon père me battait (d'une façon que je crois destinée à me faire le moins de mal possible), ma mère me tenait le visage entre ses longues mains et me répétait, les yeux mi-clos, que toute faute, fût-elle virtuelle, méritait un châtiment ; et davantage que le nerf de bœuf, c'était le sourire à la fois si bon et si dur de ma mère qui me tirait des larmes et me plongeait dans des repentirs sans fin.

Plus tard, dans d'autres situations, mais avec la même douceur inquiétante, ma mère me répéterait que l'Art ne vit que d'effroyables contraintes : elle les

évoquait à mi-mots comme si elle les eût éprouvées et les regrettât.

Sans doute mon père était-il d'un caractère plutôt faible, et ma mère d'un naturel opiniâtre et mystérieux. Je ne crois pas que ces petits provinciaux fussent plus excessifs dans la sévérité avec laquelle ils m'élevaient que la plupart de ceux qui fréquentaient notre boutique. Du moins mes parents m'épargnèrent-ils le destin de boucher et ne firent-ils jamais de moi un de ces apprentis aux mains sanglantes, aux faces rougeaudes, ricanantes ou butées, qui travaillaient pour mon père : aujourd'hui encore (bien que ce ne soient plus les mêmes) ils me font peur.

Au lycée d'Ussel, je fus un élève sans gloire — d'une indolence, même, qui n'empêchait pas des instants de révolte contre des professeurs ou des surveillants dont je devinais si bien la médiocrité que ma figure laissait paraître une espèce de mépris : jamais je ne saurais le dissimuler et, dès cette époque, il me valut solitude et inimitiés. J'ignorais ce qu'on souhaitait faire de moi. Certain de n'être pas promis à la boucherie, je ne m'interrogeais sur rien ; je passais pour une âme simple, quoique parfois retorse. Rien ne me paraissait singulier : ni ma taciturnité croissante, ni l'étrange couple que formaient mes parents, ni même ce que l'on appelait mes fantaisies : ainsi cette rédaction dans laquelle je décrivais ma mère, magnifique et ensanglantée, occupée à découper une bête dans l'arrière-boutique, tandis que mon

Et si la création artistique reposait sur une imposture ? L'un des plus beaux mythes antiques nous rappelle qu'il est dangereux de regarder derrière soi. Le regard qu'un jeune compositeur porte ici sur sa vie semble n'avoir d'autre but que d'en finir avec soi comme avec toute Eurydice : d'en finir avec une illusion qui aurait ruiné sa vie. En nous livrant son autobiographie, ce musicien entre dans le *désœuvrement* ; il met à jour les mécanismes de son imposture avant de s'abandonner à l'hébétude qui suit tout renoncement, à une sorte d'angélisme, à une délivrance infinie.



9 782867 441172

Maquette de couverture :
Jean-Pierre Reissner
Photo : D.R.

ISBN : 2-86744-117-X
F 10117-88-2

69 F